



HAL
open science

**Compte-rendu de l'ouvrage d'Huguette Taviani-Carozzi.
- La terreur du monde. Robert Guiscard et la conquête
normande en Italie. Mythe ethistoire. Paris, Fayard,
1996. 559 pp., 19 fig.**

Martin Aurell

► **To cite this version:**

Martin Aurell. Compte-rendu de l'ouvrage d'Huguette Taviani-Carozzi. - La terreur du monde. Robert Guiscard et la conquête normande en Italie. Mythe ethistoire. Paris, Fayard, 1996. 559 pp., 19 fig.. Cahiers de civilisation médiévale, 1997, pp.306-308. halshs-01332849

HAL Id: halshs-01332849

<https://shs.hal.science/halshs-01332849>

Submitted on 16 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Huguette Taviani-Carozzi. — *La terreur du monde. Robert Guiscard et la conquête normande en Italie. Mythe et histoire*. Paris, Fayard, 1996.

Martin Aurell

Citer ce document / Cite this document :

Aurell Martin. Huguette Taviani-Carozzi. — *La terreur du monde. Robert Guiscard et la conquête normande en Italie. Mythe et histoire*. Paris, Fayard, 1996.. In: Cahiers de civilisation médiévale, 40e année (n°159), Juillet-septembre 1997. pp. 306-308;

http://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_1997_num_40_159_2693_t1_0306_0000_2

Document généré le 01/06/2016

les affaires internes à la ville. Les marchands s'enrichissent, surtout au lendemain de l'intégration de Gaète au royaume normand de Sicile, qui leur ouvre les ports nombreux d'un espace dorénavant unifié.

Au total, cette étude — bâtie principalement sur les documents échappés des destructions de la Seconde Guerre mondiale grâce à leur publication dans le *Codex diplomaticus Cajetanus* au XIX^e s. — retrace correctement l'histoire de la famille ducale de Gaète et de l'aristocratie locale. Elle prend souvent pour point de comparaison les villes voisines d'Amalfi et de Naples, au passé bien plus prestigieux. Elle n'apporte certainement pas de conclusions révolutionnaires, mais elle nous éclaire sur le fonctionnement du pouvoir aux IX^e et X^e s., époque pour laquelle les sources font ailleurs terriblement défaut.

Martin AURELL.

Huguette TAVIANI-CAROZZI. — *La terreur du monde. Robert Guiscard et la conquête normande en Italie. Mythe et histoire*. Paris, Fayard, 1996, 559 pp., 19 fig.

Cet ouvrage présente la conquête normande de l'Italie du Sud et retrace la biographie de Robert Guiscard († 1085), duc de Pouille, de Calabre et de Sicile. Rédigé dans un style alerte, il est destiné à un large public cultivé; sa clarté d'expression traduit une longue expérience pédagogique. En l'absence de notes infrapaginales, son auteur prend soin, au fil de son exposé, de se référer souvent à ses sources dont il traduit de longs extraits. Le chercheur et l'universitaire trouveront certainement leur compte dans la lecture de ces pages, qui leur rafraîchiront la mémoire sur les principaux épisodes d'un des faits politiques les plus marquants du XI^e s. Ils apprécieront sans doute les cartes et les tableaux généalogiques (au tableau VIII il manque cependant le second mariage de Mathilde, fille de Robert Guiscard, avec Aimeric I^{er}, vicomte de Narbonne). Peut-être trouveront-ils un peu longues les descriptions des événements de la vie de Robert Guiscard, mais le genre biographique, à bien des égards suranné, veut que le récit prenne trop souvent, par la force des choses, la place de la réflexion. Ce livre contient, par ailleurs, quelques analyses aussi fines que poussées des nombreux passages de l'œuvre d'histo-

riens italo-normands qui, comme Aimé du Mont-Cassin, Guillaume de Pouille ou Geoffroi Malaterra, nous livrent un récit plein de vie de la geste de Robert Guiscard. Une fois de plus, on ne peut qu'envier la richesse de cette historiographie monastique du domaine normand, aussi féconde à Saint-Évroult qu'au Mont-Cassin.

Vers 1080, dans son *Histoire des Normands*, Aimé présente, le premier, le mythe des origines de l'implantation des Normands en Italie. Il reprend un vieux *topos*, présent déjà dans l'œuvre de Cassiodore (v. 480-v. 575), selon lequel ces conquérants sont issus de l'île de Nore qu'ils sont contraints d'abandonner en raison de la pression démographique. En filigrane de cette légende, H. Taviani décèle le rite italique du *ver sacrum*, du « printemps sacré » et militaire, période au cours de laquelle les jeunes initiés devaient jadis quitter la communauté afin de quêter au loin l'aventure. Elle insiste — peut-être de façon tant soit peu forcée, mais non moins passionnante ? — sur le tripartisme dumézilien qui transparait à l'arrière-plan de ce texte : quarante pèlerins normands partent pour l'Italie (cette dévotion pénitentielle, avec ses éléments empruntés à l'exode biblique, répond à la première fonction); ils luttent contre Salerne (deuxième fonction) et sont comblés de cadeaux par leurs hôtes (troisième fonction). L'idée du pèlerinage est empruntée par Guillaume de Pouille, tandis qu'il écrit en vers ses *Gestes de Robert Guiscard* sous le pontificat d'Urbain II (1088-1099) : les premiers guerriers à quitter leur terre natale se rendent au Monte Gargano, où est vénéré l'archange saint Michel, patron des Normands; là, le Lombard Mèlès les prie de lui prêter main-forte dans sa révolte contre les Grecs. L'expatriation des jeunes Normands donne lieu à un riche légendaire, dont H. Taviani étudie en profondeur les thèmes et les origines.

L'A. ne néglige pas pour autant l'analyse des raisons matérielles et des pratiques sociales qui ont poussé ces guerriers si loin de leur pays. L'appât du gain et le goût de l'aventure rendent compte de leur voyage; ce sont deux lois de survie dans le milieu aristocratique normand, où les cadets sans héritage sont légion. Les douze enfants de Tancrede de Hauteville, parmi lesquels figure Robert Guiscard lui-même, fournissent l'exemple paradigmatique du départ de ces jeunes parfaitement éduqués au combat : Orderic Vital remarque que leur père, simple *miles* de la cour ducale ayant reçu un maigre fief dans

le Cotentin, ne peut guère assurer une succession convenable qu'à l'aîné; il pousse les autres garçons à chercher fortune en Méditerranée. L'efficacité de la législation et de l'administration du duc de Normandie, qui punit d'exil les nobles fauteurs de troubles d'après l'ancien principe viking, explique le reste. L'une des originalités de cette émigration d'élite concerne la place des femmes, qui accompagnent, elles aussi, leurs parents pour faire souche en Italie. À l'arrivée, ces guerriers sont bien reçus par les Grecs et les Lombards de Pouille, peu enclins aux activités militaires, qui cherchent des mercenaires pour leurs troupes; depuis le x^e s., des Varègues travaillent pour l'armée grecque.

Leur savoir-faire militaire ne suffit pas à ces nouveaux-venus pour s'intégrer dans la société qui les accueille. Leurs stratégies matrimoniales les introduisent dans les réseaux d'échanges de femmes de l'aristocratie des principautés lombardes de Salerne, Capoue et Bénévent. Pour prix de ses services, Rainolf, arrivé en 1017 avec un premier groupe normand, reçoit Aversa de Serge IV de Naples qui lui accorde, en outre, la main de sa sœur, veuve du duc de Gaète; par la suite, à la mort de cette femme, Rainolf renverse ses alliances, épousant la nièce du prince de Capoue, ennemi du duc de Naples, naguère son beau-père. Les Normands d'Aversa sont désormais bien enracinés dans le Sud de l'Italie.

Ils ne voient pourtant pas d'un bon œil l'arrivée d'une nouvelle fournée de leurs compatriotes, parmi lesquels figurent quelques fils de Tancredi, autour de 1038. Ces nouveaux-venus, exclus du territoire d'Aversa, doivent prêter main-forte à la révolte des Lombards contre les Byzantins, dont Argyros, fils de Mélès, a repris la direction. Ils s'en tirent mieux que leurs devanciers, conquérant un bon nombre de villes, à la périphérie desquelles ils bâtissent un *castellum*, un château leur assurant leur contrôle. En 1043, douze de leurs chefs se réunissent à Melfi afin de se partager leurs territoires. Cet accord ne les empêche pas de combattre au gré de leurs alliances avec les multiples pouvoirs autochtones qui se partagent alors l'Italie du Sud.

Dans ce contexte, on voit s'installer, pour longtemps, le brigandage des Normands, en particulier à l'égard des établissements ecclésiastiques, dont ils sont « tour à tour protecteurs et prédateurs » (p. 181). Robert Guiscard, arrivé dans

la péninsule en 1047 ou 1048, rançonne la Calabre depuis sa base de Scribla avec une bande de deux cents chevaliers et cinquante esclaves. Son ascension est, dès lors, irrésistible. En 1053, il joue un rôle capital dans la victoire que les Normands remportent à Civitate contre les troupes pontificales de Léon IX, ancien évêque de Toul, proche de l'empereur, qui tente de les chasser de ces terres. Robert Guiscard, avec son cadet Roger, récupère, en 1057, l'héritage de ses autres frères et se lance à la conquête systématique de la Calabre. Il se sépare de sa première femme, issue du milieu des émigrés normands, pour épouser Sichelgaïte, une descendante des rois lombards, fille de Guaimar IV, jadis duc de Pouille et de Calabre : l'hypergamie de cet aventurier est des plus classiques. Au concile de Melfi (1059), Nicolas II lui reconnaît ses titres de duc de Pouille, Calabre et Sicile, en échange de sa fidélité. Encouragés par le pape, Robert et Roger poursuivent désormais leurs conquêtes, qui englobent la Sicile et, au delà de l'Adriatique, une partie des Balkans. Peut-être Guiscard a-t-il lorgné la couronne impériale de Byzance. Ses rapports avec Grégoire VII, qui l'excommunie deux fois, s'améliorent avec la Querelle des investitures : en 1084, Robert et ses troupes libèrent le pape, retenu à Rome par les troupes d'Henri IV. À sa mort l'année suivante, la destinée de Robert Guiscard, parti de rien et devenu le maître de l'Italie du Sud, est exceptionnelle. Son épitaphe le qualifie de « terreur du monde ».

En même temps qu'elle relate ces événements, H. Taviani nous fait part d'un certain nombre de réflexions. Elle insiste sur le caractère embryonnaire du gouvernement central de Robert Guiscard, en perpétuel déplacement, qui contraste ouvertement avec l'efficacité de l'administration locale, héritée des Lombards, des Grecs et des Arabes, bien plus développée : elle met l'accent sur le morcellement seigneurial qu'entraîne la féodalité normande d'importation : ces chapitres sur les institutions normandes sont, probablement, un peu trop rapides. Les analyses sur l'idée de « pré-croisade », qui sous-tend la campagne de Sicile, sont bien plus poussées : elles concluent, avec justesse, à la réécriture, au lendemain du concile de Clermont (1095), par Geoffroi Malaterra, de la harangue par laquelle Robert aurait encouragé ses troupes avant la bataille de Cerami (1063) : trente ans après cet affrontement contre les musulmans,

l'esprit de croisade a pris une forme plus radicale et précise; à suivre de trop près Malaterra, le risque d'anachronisme est grand. Toujours au chapitre de la guerre contre l'islam, le thème du cheval blanc monté par saint Georges, qui guide alors les Normands vers la victoire, est mis en abîme avec bien des exemples similaires puisés dans l'historiographie byzantine des ^x^e et ^{xi}^e s. En outre, le rêve de la conquête de Jérusalem, qu'accomplira son propre fils Boémond, prince d'Antioche, préside sans aucun doute à l'aventure de Robert Guiscard dans les Balkans. L'ouvrage se clôt par une évocation des traces que la conquête normande du Sud de l'Italie a laissées dans l'épopée, en particulier dans le cycle de Guillaume d'Orange, qui porte parfois le sobriquet de Fierebrace, emprunté au fils aîné de Tancrède de Hauteville. Cette digression littéraire s'impose, tellement Robert Guiscard et les siens appartiennent, au moyen âge, autant à la réalité qu'à la fiction.

Martin AURELL.

Patricia TERRY, trad. introd. — *The Honeysuckle and the Hazel Tree : Medieval Stories of Men and Women*. Berkeley/Los Angeles/Londres, Univers. of California Pr., 1995, X-218 pp.

Patricia Terry a publié en 1963 un petit volume intitulé *Lays of Courtly Love in Verse Translation* (Garden City/New York, Anchor Books). Dans ce volume, on trouve une traduction en vers de six textes médiévaux : quatre lais de Marie de France (*Laiistic*, *Chevrefoil*, *Les Deus Amanz*, *Eliduc*), *Le Lai de l'Ombre* de Jean Renart et *La Chastelaine de Vergi*. Ce livre étant maintenant épuisé, ces traductions ont été réimprimées avec de légères modifications dans le présent volume où l'on trouve aussi le lai de *Lanval* de Marie de France ainsi que la première traduction en vers de la *Philomena* de Chrétien de Troyes. Les textes sont accompagnés ici d'une introduction utile (p. 1-29) qui traite de l'histoire du concept de *fin'amor* et de l'intérêt littéraire des textes en question.

Le succès des traductions est, en grande partie, tributaire des besoins et des goûts des lecteurs. Or, ceux qui prennent du plaisir à lire des traductions en vers des textes du moyen âge ne manqueront pas de se délecter de la finesse et de l'ingéniosité de ces petits récits, tels qu'ils

sont présentés ici. Consciente du fait que pour le public médiéval la littérature était l'affaire des oreilles plus que des yeux, P. Terry vise à maintenir en anglais le rythme des textes originaux et l'expérience esthétique des auditeurs médiévaux. Pour ma part, je trouve la nouvelle traduction de la *Philomena* de Chrétien de Troyes particulièrement réussie.

Mais pour ceux qui cherchent des traductions scrupuleuses qui soient susceptibles de les aider à suivre et à comprendre le texte original, ce volume laisse à désirer. Prenons au hasard quelques vers du *Laiistic* de Marie de France : « Il nen ad joïe en cest mund, /Ki n'ot le laüstic chanter. /Pur ceo me vois ici ester. /Tant ducement l'i oi la nuit/Que mut me semble grant deduit; /Tant me delit' e tant le voil/Que jeo ne puis dormir de l'oïl » (v. 84-90, éd. Ewert). Voici la traduction de P. Terry : « Anyone who has ever heard/The nightingale singing will admit/No joy on earth compares with it./That's why I've been standing there./When the sweet music fills the air, /I'm so delighted, I must arise; /I can't sleep, or even close my eyes. » Il s'agit ici d'une traduction qui frise la paraphrase, mais qui réussit néanmoins à rendre tous les éléments du texte de Marie. Considérons aussi le passage suivant, puisé dans *La Chastelaine de Vergi* : « Dites moi se vous savez ore/Se je vous ai m'amor donee, /Qui sui haute dame honoree. » (v. 84-86). Ces vers sont « traduits » ainsi : « Are you really unaware/That I myself might come to care/Enough, perhaps to offer you/My love? ». Non seulement ces vers ne traduisent pas le texte mot à mot, mais ils le dénaturent. Cette fois, nous sommes loin du texte original. L'expression « haute dame honoree » n'apparaît pas dans la traduction, bien qu'elle soit un élément important du propos de la duchesse. Dans le texte original, la duchesse ne pose pas de question au chevalier, elle lui demande de lui dire s'il sait si elle lui a donné son amour. Pour P. Terry, la duchesse lui demande s'il ignore qu'il est possible qu'elle puisse lui donner son amour. Autrement dit, le texte de P. Terry n'est pas le texte de l'auteur de *La Chastelaine de Vergi*.

Quoi qu'il en soit, ce livre, qui est d'une présentation matérielle excellente, ne manquera pas de procurer beaucoup de plaisir à tous ceux qui s'intéressent à la littérature française du moyen âge.

Glyn S. BURGESS.